

VIOLENCES DU 1^{er} MAI À PARIS

■ Le gouvernement a donné des consignes de retenue aux forces de l'ordre qui faisaient face aux émeutiers d'ultra-gauche, le 1^{er} Mai, à Paris. Notre chroniqueur montréalais, Mathieu Bock-Côté, dessine le portrait psychologique des black blocs, également présents en Amérique du Nord. Le préfet Hugues Moutouh, pour sa part, préconise de renforcer les prérogatives du préfet de police pour lui permettre de faire face à cette menace nouvelle.

» Lire aussi PAGE 8



MATHIEU BOCK-CÔTÉ « VENTS D'OUEST »

Notre chroniqueur, figure de la vie intellectuelle québécoise*, a observé les black blocs lors de l'émeute survenue à Montréal en 2012.

La tentation milicienne

Ils étaient 1200, portant la tenue des black blocs, avec l'intention de profiter des manifestations du 1^{er} Mai à Paris pour faire une démonstration de force. L'ultra-gauche s'est présentée comme une milice bien organisée, composée de casseurs résolus à provoquer le désordre social et l'instabilité politique. Le commun des mortels cherche à discerner les motivations des casseurs qui n'hésitent pas à verser dans la violence extrême. Mais cette dernière peut sembler incompréhensible à ceux qui se sont habitués à une vie démocratique pacifiée refoulant dans les marges les enragés à la recherche d'un affrontement ouvert avec la société. Ils n'y verront à la rigueur qu'une forme de nihilisme brutal, où des jeunes personnes, essentiellement des voyous, se laissent aller à l'ivresse de la destruction et du saccage. Il faut y voir un aveuglement certain, comme si la société libérale ne parvenait plus à comprendre la violence politique endogène et les passions qui y mènent.

Mais qui cherche à reconstruire de l'intérieur la psychologie des casseurs s'aperçoit que leur rapport à la violence relève d'une stratégie politique bien théorisée. Selon l'ultra-gauche, l'ordre libéral n'est rien d'autre que le masque d'un ordre fasciste, sexiste et raciste qui refuse de dire son nom, au service exclusif des dominants. En attaquant frontalement les forces de l'ordre et en multipliant les violences de toutes sortes, elle espère le pousser à dévoiler sa « vraie nature », en usant d'une violence répressive démesurée, qui révélerait une population ayant

pleinement intériorisé les codes de sa domination et désirant d'un coup s'en délivrer. Autrement dit, ce système d'oppression généralisé se dévoilerait en temps de crise. La violence aurait non seulement une

vertu pédagogique : elle serait de nouveau la grande accoucheuse de l'histoire.

Si l'ultra-gauche en appelle à un usage décomplexé de la violence, c'est aussi qu'elle prétend désormais combattre ouvertement « le système », en contestant le monopole de la violence légitime qu'il accorde à l'État. Il s'agit de faire éclater les conventions bourgeoises et de créer une situation de chaos où s'imposeraient seulement les rapports de force. L'ordre social mis à nu deviendrait champ de bataille avoué, l'affrontement rituel dans les rues entre casseurs et policiers en étant une préfiguration. On voit bien évidemment surgir ici la figure de la minorité créatrice et résolue, capable de transfigurer le cours

« Ceux qui se convertissent à cette mouvance ont un sens de supériorité absolue sur le commun des mortels. Eux savent dans quel monde nous vivons, prétendent-ils. Leurs militants sont des éveillés auxquels est permis

de l'histoire par sa résolution et son fanatisme. L'ultra-gauche s'y reconnaît. Lorsqu'un affrontement décisif viendra, celui qui ira jusqu'au bout de la violence l'emportera, pense-t-elle. Si la tentation du meurtre est contenue chez ses militants, on devine qu'ils seraient les premiers à trouver des raisons à la mort d'un policier, s'il tombait lors d'un affrontement de rue, en affirmant qu'il l'a bien cherché.

L'ultra-gauche n'est pas capable de provoquer par ses propres moyens cette situation insurrectionnelle lorsqu'elle défile seule, elle ne parvient qu'à exprimer que son agressivité pathologique à l'endroit d'une société qu'elle diabolise. Mais elle cherche à profiter des tensions sociales ordinaires pour les radicaliser, en espérant créer un jour une situation de non-retour.

Face à la violence des black blocs, comment ne pas rester inerte

Trois jours après les débordements de violence ayant accompagné les manifestations du 1^{er} mai, le moment est venu d'en tirer quelques enseignements pour l'avenir, loin des polémiques.

Première leçon : la doctrine traditionnelle du maintien de l'ordre « à

l'intervention des forces publiques et de disperser les éventuels badauds, il faut privilégier le contact direct des policiers avec les auteurs de troubles et se donner comme objectif d'intervenir en temps réel. Pour cela, il faudrait avoir davantage recours aux véhicules lanceurs d'eau, qui ont prouvé leur efficacité et ne pas avoir peur d'utiliser d'autres outils,

magistrat

policier

Quar

faut se

en cette

faire. Le

laisser i

pression

désorm

icienne de l'ultragauche

elle serait
e accoucheuse

appelle à un usage
olence, c'est aussi
rmais combattre
tème», en contestant
olence légitime qu'il
git de faire éclater
geuses et de créer
s où s'imposeraient
ts de force. L'ordre
idrait champ
frontement rituel
sseurs et policiers
ation. On voit bien
la figure
e et résolue,
er le cours

se convertissent
ouvance ont un sentiment
é absolue sur le commun
Eux savent dans quel monde
prétendent-ils. Leurs
t des éveillés auxquels tout

olution et son
he s'y reconnaît.
nt décisif viendra,
out de la violence
elle. Si la tentation
e chez
e qu'ils seraient
les raisons
s'il tombait lors
ue, en affirmant

as capable
opres moyens
tionnelle -
elle ne parvient
gressivité
t d'une société
lle cherche
ociales ordinaires
espérant créer
non-retour.

L'ultragauche veut ainsi s'emparer
des grèves ou encore des grandes
manifestations altermondialistes.
Elle entend aussi radicaliser les crises
sociales d'envergure comme on l'a vu
au Québec au printemps 2012 : la hausse
des frais de scolarité proposée par
le gouvernement d'alors a suscité
un vaste mouvement social
que l'ultragauche anarchiste
a cherché à pousser aux extrêmes
en multipliant les manifestations
violentes et la violence urbaine
à Montréal, avec l'objectif de transformer
la crise en affrontement entre la gauche
la plus violente et les forces policières.

C'est la stratégie de la tension,
qui consiste à détourner les conflits
sociaux ordinaires traversant

les démocraties
pluralistes pour
les entraîner
dans une logique
révolutionnaire,
en les transformant
en antagonismes
irréconciliables.
Une telle situation
insurrectionnelle
aurait la vertu de
mobiliser les

catégories sociales laissées pour compte
qui pourraient se rallier aux forces
révolutionnaires. C'est le fantasme
de la grande déflagration. Il hante
certainement l'imaginaire de toute
société, qui le refoule politiquement tout
en l'explorant dans le domaine de fictions
apocalyptiques plus ou moins futuristes.
Mais ce fantasme attire et excite
naturellement les personnalités troubles
qui ne parviennent pas à s'insérer dans
les paramètres d'une société civilisée.

L'ultragauche, on l'aura compris,
habite un monde parallèle : elle se
constitue sur le refus radical de la société.
En situation normale, elle est condamnée
à végéter dans les marges de l'ordre
social, à bâtir théoriquement une société
alternative, ou alors, à la construire dans
des squats ou autres zones confisquées,
éloignées ou abandonnées. Ceux qui s'y

convertissent ont un sentiment
de supériorité absolue sur le commun
des mortels. Eux savent dans quel monde
nous vivons, prétendent-ils. Et ce n'est
pas le moindre des paradoxes de cette
mouvance qu'elle conjugue un
égalitarisme radical avec une forme
d'aristocratie militant : ses militants
appartiennent à la catégorie des éveillés
auxquels tout est permis. L'ultragauche
est indissociable d'un désir de toute
puissance : elle rêve d'une autre société
qu'elle ferait naître en rasant l'ancienne.

Sans surprise, l'État libéral
est moralement désarmé devant ceux qui,
au fond d'eux-mêmes, ont déclaré une
guerre absolue à la société. Il se donne
seulement pour mission de maintenir
l'ordre, sans se confronter frontalement
à ceux qui veulent le renverser, comme
s'il ne prenait pas au sérieux la menace
qu'ils représentent. À moins que nos
sociétés ne soient saisies de vertige
devant ceux qui veulent les anéantir ?
Je citerai Roger Caillois : « Il faut appeler
vertige toute attraction dont le premier
effet surprend et stupéfie l'instinct de
conservation. L'être se trouve entraîné vers
sa perte et comme convaincu par la vision
même de son propre anéantissement de ne
pas résister à la persuasion puissante qui le
séduit par l'effroi. »

Probablement n'en sommes-nous pas
là, même si la complaisance pour
l'ultragauche a de quoi inquiéter.
La violence des casseurs n'est pas
le symptôme d'une colère sociale
s'exprimant brutalement,
mais la traduction militante
d'un révolutionnarisme toxique
qui est le contraire de l'engagement
démocratique.

* Sociologue, chargé de cours à HEC
Montréal et chroniqueur à Radio-Canada.
Parmi les livres de Mathieu Bock-Côté,
signalons « Le Multiculturalisme comme
religion politique » (Éditions du Cerf,
2016), salué par la critique,
et « Le Nouveau Régime. Essais
sur les enjeux démocratiques actuels »
(Éditions du Boréal, 2017).

e des black blocs rester impuissant

publiques et de
adauds, il faut
ect des policiers
bles et se donner
enir en temps
avoir
hicules lanceurs
efficacité et ne

magistrats le déplorent, sans parler des
policiers.

Quand la sanction pénale est difficile, il
faut se concentrer sur la prévention. Or,
en cette matière, un gros travail reste à
faire. Les pouvoirs publics ne doivent se
laisser influencer par aucun groupe de
pression.

d'accès. Ce n'est nullement attentatoire
à la liberté de manifester. Pour défilé
dans le calme, nul besoin de cagoule
ou de masque à gaz, encore moins
de manche de pioche ! Cette compétence
existe déjà dans le cadre de la législation
antiterroriste pour des rassemblements